

en donnant une idée de son courage et de son dévouement, a en même temps irrité ses ennemis, et la presse libérale s'est déchaînée avec fureur contre le Pape qu'elle avait acclamé au commencement de son pontificat comme un nouveau régénérateur de l'humanité.

Dans ce moment le Canada est très-bien représenté à Rome. Mgr. l'Évêque de Montréal, M. l'Abbé Taschereau, Recteur de l'Université Laval, et M. Bayle du Séminaire de Montréal, et plusieurs autres ecclésiastiques canadiens se trouvent actuellement dans la capitale du monde catholique. Tous ensemble ne manqueront point de regretter l'absence d'un des amis du Canada que la mort a enlevé dans le cours de l'année qui vient de finir, Mgr. Bédini, dont l'*Echo* doit publier prochainement une biographie dont nous ferons notre profit pour notre prochaine petite revue. Parmi les notabilités nécrologiques de l'année qui avaient échappé à notre plume, nous trouvons deux noms remarquables, ceux du célèbre agitateur et orateur Irlandais Smith O'Brien et celui du savant professeur Silliman, décédé à l'âge de 55 ans. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages, il avait fondé l'*American Journal of Sciences* qui se publie depuis 1818, et est considéré comme la meilleure publication scientifique de ce continent. Il porte encore son nom. Son voyage de Halifax à Québec en 1819 est un des récits de touristes les plus attrayants que l'on puisse lire. Sa bienveillance envers les Canadiens-Français contraste agréablement avec l'esprit de dénigrement qui règne dans la plupart des livres de ce genre publiés aux États-Unis, et avec le ton superbe et protecteur que prend ordinairement le premier-venu en écrivant ses impressions de voyage dans une colonie.

Pourquoi faut-il que dans cette première revue de l'année nous soyons déjà forcés d'inscrire au tableau nécrologique une de nos illustrations canadiennes, un homme aimé, respecté, chéri de tous, et qui est enlevé à son travail de prédilection avant d'avoir pu le terminer ?

La mort de M. l'abbé Ferland a jeté le deuil dans la ville de Québec, dans tout le pays et plus particulièrement dans le clergé, dans l'Université Laval et dans le monde littéraire. Causeur aimable, savant modeste, chercheur opiniâtre et infatigable, écrivain élégant et parfois mordant et piquant au-delà de ce que semblaient comporter la douceur de son caractère et la bonhomie de sa conversation, M. Ferland comptait autant d'amis que de connaissances, autant d'admirateurs que de lecteurs.

Jean Baptiste Antoine Ferland était né à Montréal le 25 décembre 1805. Il venait donc d'accomplir sa cinquante-neuvième année, lorsque la mort l'a frappé le 11 de ce mois, on peut dire à son poste dans l'exercice même du saint ministère. Il venait de prêcher à l'église de St. Patrice aux soldats de la garnison dont il était l'aumônier, lorsqu'il fut atteint de la paralysie dont il mourut. Une première attaque de cette terrible maladie avait déjà ébranlé son tempérament, et il est très-probable que son zèle dû à une excessive délicatesse de conscience, a amené la rechute qui lui a été fatale. Par une étrange coïncidence au moment où il mourait, un incendie détruisait l'hôpital militaire auquel il était si dévoué.

M. Ferland descendait d'une ancienne famille du Poitou dont le nom s'écrivait originairement Freland ; ses ancêtres s'étaient établis dans l'Île d'Orléans où ce nom, croyons-nous, est encore assez répandu aujourd'hui. Ses parents s'étant rendus à Kingston, il y reçut une partie de son éducation par les soins de Mgr. Gaulin, évêque de ce diocèse qui, avec un discernement qui lui fait honneur, remarqua ses grands talents et lui fit continuer ses études au collège de Nicolet. Devenu prêtre, il enseigna longtemps dans cette institution, fut chargé de diverses missions, fut curé dans plusieurs paroisses, et vint enfin s'établir à l'évêché comme prêtre auxiliaire, professeur d'histoire à l'Université et aumônier de la garnison. Sa connaissance parfaite de la langue anglaise, et son caractère aimable et conciliant le rendaient très-propre à ce dernier ministère. Le col. Gordon, les officiers de la garnison, plusieurs détachements sous les armes et un corps de musique militaire lui rendirent les derniers honneurs. Une grande foule assista à ses funérailles qui eurent lieu dans la cathédrale avec la plus grande pompe, et où Mgr. l'administrateur de l'archidiocèse prononça son oraison funèbre.

Nos lecteurs connaissent tous les nombreux ouvrages de M. Ferland que nous avons signalés à mesure qu'ils paraissaient ; nous avons même entrepris de reproduire son cours d'Histoire tel qu'il se publiait dans les journaux ; nous allons le continuer sans interruption jusqu'à l'époque où il a cessé de se publier de cette manière, et où il est devenu propriété littéraire ; nous tâcherons de compléter au reste par des extraits et des analyses de divers auteurs, et par les travaux isolés de nos estimables collaborateurs.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—Les soirées littéraires du Cabinet de lecture Paroissial de Montréal ont été inaugurées pour cet hiver, par un discours de M. Desjardins, président du Cercle Littéraire, et par une lecture de M. Désaulniers du Collège de St. Hyacinthe sur l'histoire de la philosophie : celles de l'Institut Canadien-Français par une lecture du R. P. Michel sur les services rendus aux sciences par la religion, et enfin celles de l'Union Catholique par un travail du R. P. Nash, ancien aumônier de l'armée fédérale, sur la guerre des États-Unis.

—Les lectures publiques sur divers sujets par des hommes éminents dans les sciences, et la littérature, qui sont depuis si longtemps en usage en

Angleterre et en Amérique, et qui depuis une quinzaine d'années sont devenues si fréquentes en Canada, commencent à se populariser en France où le nouveau ministre de l'instruction publique, M. Duruy les a prises sous sa protection et s'occupe de les organiser et d'en faire une institution nationale. Il invite par une circulaire les professeurs des diverses facultés de l'Université sur les divers points de la France à contribuer à cette œuvre ; il leur en a fourni les moyens, en mettant des salles publiques à leur disposition. Les deux articles suivants, empruntés à la *Revue de l'instruction publique*, feront voir que les écrivains les plus distingués de la capitale se prêtent volontiers à ce mouvement et apportent chacun leur contingent à l'enseignement populaire :

« Les *Entretiens et lectures*, fondés rue de la Paix en 1860, sont définitivement transférés rue Cadet, 16, dans la salle du Grand-Orient de France. Leur réouverture aura lieu le dimanche 4 décembre, à deux heures et demie. Nous citerons, parmi les noms des orateurs inscrits, ceux de MM. H. Martin, Ed. Texier, T. Delord, Victor Borie, Victor Meunier, Joigneux, F. de Lasteyrie, Henri Favre, Ch. Lemonnier, Victor Chauvin, Legault, Élisée Reclus, Ch. Bataille, A. Hébrard, Gasparini, Agricol Perdiguer, Audi-ganne, de la Landelle, Sauvestre, Champfleury, Bouchardat, Henri Brisson, Marc-Bayeux, Pessard, Jules Claretie, H. de la Madeleine, Castagnary, Henri Pouquier, Lissagaray, etc.

Nous indiquerons ultérieurement les jours et les heures des conférences. Un journal spécial publiera *in extenso* les Entretiens et lectures de chaque semaine.

« Le mercredi 30 novembre, de nouvelles conférences littéraires et scientifiques ont été inaugurées, 7, rue de la Paix. On y entendra successivement MM. Deschanel, Samson (de la Comédie-Française), Babinet (de l'Institut), Legouvé (de l'Académie française), Philartète Chasles, Méry, Ernest Desjardins, Henri de Parville, Arthur Mangin, Vapereau, Richard Cortambert, Alexandre Ducros, Louis Jourdan, Barral, d'Aurjac, Ernest Morin, le docteur Déclat, etc.

—On vient de découvrir chez un bouquiniste de Caen, dit le *Journal d'Avranches*, un curieux manuscrit de cent pages, intitulé : *Manuel d'éducation pour les directrices des classes de Saint-Cyr*. Quatre-vingt-trois pages sont de l'écriture de Mme. de Maintenon, le reste paraît avoir été dicté par elle à Mlle. d'Aumale, qui lui servait souvent de secrétaire. (*Union*).

—On écrit de Tananarive, le 20 août 1864 : « Il y a en ce moment, à Madagascar, six écoles où les jeunes Malgaches sont élevés par les soins des missionnaires catholiques et des sœurs de Saint-Joseph. Quatre de ces établissements se trouvent à Tananarive, et deux à Tamatave. L'enseignement comprend l'instruction religieuse, la lecture, l'écriture, le calcul, l'étude de la langue française, la géographie, l'histoire et la musique. Il est de même pour les garçons et pour les filles : on apprend en outre à ces dernières les métiers particuliers à leur sexe, tels que le blanchissage, la couture, etc. Les élèves, au nombre de six cents, appartiennent aux classes libres de la population. Les maîtres ne veulent pas que leurs esclaves aillent aux écoles, en vertu de l'axiome malgache : *Andevo tsy olon*, « l'esclave ne compte pas pour un homme. » Cependant la reine Rasohérina envoie ses femmes esclaves dans les ateliers des sœurs pour s'y exercer aux travaux de couture et surtout à la broderie. Cet art est fort en honneur chez les dames malgaches et même chez les hommes. Beaucoup d'officiers brodent, de leurs propres mains et très-élégamment, leurs uniformes. » (*Moniteur*.)

—L'*Herald* contient un long article sur les écoles militaires de la Grande-Bretagne et celles de la France. Cet article se termine ainsi :

« D'après les budgets comparés des deux pays, nous voyons que la France paye annuellement 81 197 liv. sterl. (2 029 925 fr.) pour 850 élèves, y compris les boursiers, recevant à l'Ecole de Saint-Cyr et à l'Ecole polytechnique l'instruction militaire la plus scientifique, tandis que le Royal Military College, qui renfermait 566 élèves, tous payant pension, vingt cadets de la reine exceptés, coûtait à l'Angleterre 91 625 l. st. (2 290 625 fr.) par an. Il en résulte que nous dépensons annuellement 10 428 liv. st. de plus, pour l'éducation de 566 élèves, que la France pour celle de 850 ; en d'autres termes, que la dépense de chaque élève militaire est, en France, de 95 liv. st. (2 375 fr.), tandis qu'elle monte, en Angleterre, à 163 liv. st. (4075 fr.) »

—Plusieurs de nos collèges ont célébré les fêtes et les courtes vacances de la saison par des séances littéraires et musicales, dont les journaux ont rendu compte. Nous remarquons celle du Collège Ste. Marie, où l'on a donné une biographie de Thomas Morus et représenté en costume quelques scènes d'un drame dont l'illustre chancelier est le héros, celle du Collège Masson de Terrebbonne, où les discours et la musique paraissent avoir eu un égal succès, enfin celle du Collège de St. Hyacinthe. Une dissertation sur l'Italie, la Grèce et la Palestine, a fait les frais de la séance de l'Académie Girouard, établie en mémoire du fondateur de cet important collège.

—Les anciens élèves du collège de l'Assomption ont fait cadeau à cette institution d'un très-bel autel en marbre d'Italie, lequel a été consacré solennellement. Il y avait grande réunion de prêtres et de laïques et le soir les élèves du collège ont représenté un petit drame tiré de l'ouvrage de M. de Gaspé *Les Soirées Canadiennes*. Mgr. Farrell d'Hamilton qui avait quitté sa salle épiscopale pour cette cérémonie, et M. le Dr. Meilleur, l'un des fondateurs du collège, ont prononcé des discours de circonstance.